

Ce texte a été publié avec l'aide de la Direction générale du Livre, des Archives et des Bibliothèques du ministère de la Culture espagnol et de la Maison Antoine-Vitez Centre international de la Traduction théâtrale à Montpellier, à l'occasion de *¡mira!*.

¡mira!, manifestation autour de la création ibérique contemporaine, imaginée par le TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, le TNBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, le Théâtre Garonne et le CDC-Centre de développement chorégraphique de Toulouse et l'ONDA-Office national de diffusion artistique, bénéficie d'une subvention européenne au titre du programme Interreg III B - espace SUDOE.

Titre original
La Mirada del gato

© 2006, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 2-84681-160-1

ALEJANDRO JORNET

Le Regard du chat

Traduit de l'espagnol
par
ROSINE GARS

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Mourir juste l'indispensable, sans dépasser la mesure.

Et, de ce qui a pu être sauvé, faire rejaillir juste ce qu'il faut.

WISLAWA SZYMBORSKA.

*Me voici à quarante et un ans accomplis
et ayant désormais admis
qu'il n'y a rien d'extraordinaire à n'être rien
et avec quelques dettes à acquitter :*

*à Samuel Beckett, Bernard-Marie Koltès, Heiner Müller,
Botho Strauss et Rodrigo García
qui m'ont montré le chemin,*

à Eva, qui m'a sauvé,

à Nel, qui m'a tant aidé,

à Miguel Angel, qui est le bon ange de mon film personnel,

à Inma,

à Jorge, qui me dit de jouer,

à Fernando, qui est si proche,

à Jesús, qui est un amour,

à Juanvi, qui est mon éditeur-ami préféré,

à Pastor, qui est tellement vrai,

à Victor,

*à Carme et Ana, qui sont toujours là,
après tout ce temps,*

à Anna, dont les traductions sont « comme ça ! »,

à Joanmi, qui est un trésor,

à Iolanda, parce qu'elle existe,

et à Dani, pour la même raison.

UN

GERARDO. – Les fous,
ils s'en rendent compte qu'ils sont fous ?
J'essaie de me rappeler :
je rentre le soir chez moi
et il y a une femme
immobile
à côté d'une benne à ordures.
Je veux dire quelque chose
poser une question
sur la chatte tricolore qui mange
tranquillement
à ses pieds.
Mais ça m'échappe.
J'essaie de me rappeler :
savoir qui je suis
savoir où chercher.
Mon père me frappe avec la paume
de sa main
et quelquefois avec le poing.
Il dit que je suis fou
parce que j'aime bien patauger
dans les flaques
chpluf-chpluf
parce que j'aime bien une gamine
qui s'appelle
Candela
qui est très laide
et très grosse

parce que j'aime bien
les fruits très très très mûrs
presque pourris.
Le professeur me frappe avec la règle
quelquefois avec la main.
Il dit que je suis fou.
Vous êtes au bord du gouffre, dit-il.
Il aime bien ce genre
de phrases.
Il est malade.
On ne sait pas ce qu'il a
seulement qu'il est malade.
Il me rappelle
une des silhouettes
du *Martyre de St Maurice*.
Je ne raffole pas du Gréco.
Klimt, oui. Tamara de Lempicka, certains
Picasso. *Le Jardin des Délices*. Goya.
Quel foutoir, non ?
J'ai rempli de miroirs
ma chambre à coucher.
Mes amis disent que je suis fou.
J'essaie de me rappeler :
dans ce coin-ci de la planète,
quelles nouvelles ?
dans ce coin-ci de la planète quelles nouvelles.
Une phrase dépourvue de sens
le début de quelque chose
« quelques années plus tard,
face au peloton d'exécution,
le colonel Aureliano Buendia
devait se rappeler... »
Me rappeler, j'essaie de me rappeler.
Il fait froid :
la femme près de la benne

mon père
la chatte tricolore
le prof du
Martyre de St Maurice :
un sacré foutoir.
Je suis au bord du gouffre, je pense.
Il y a un ermitage en ruine
quelque part
dans mon enfance.
J'ai huit ans, neuf, dix
mon Dieu, mon Dieu !
La bonne s'appelle Maricarmen
et moi je me fourre dans son lit
à huit, neuf, dix ans
avant
avant ça je crois.
J'essaie de me rappeler :
nous jouons aux petits chevaux
le matin très tôt
et mangeons des épis de maïs
pendant le mois du ramadan.
Les noms se mélangent.
Il y en a qui sont morts :
le SIDA a fait des ravages.
Chploff-chploff
j'aime bien patauger.
J'achète le frigo, le lave-linge, la couette
un matelas immense
un jeu d'échecs en altuglas
une reproduction du
Baiser de Gustav Klimt
et les mémoires de Joe Orton.
Chploff-chploff
Patauger parmi des livres, des cadres,
des appareils ménagers.

Cherchez si vous voulez
mais dépêchez-vous :
vous avez l'air d'être de ces gens qui ne savent pas
pourquoi ils font ce qu'ils font.
je ne crois pas que vous trouviez quoi que ce soit.
Ça va comme ça :
foutu bordel.
Je suis tant de choses à la fois.
Vous, vous pensez que je suis fou
au bord du gouffre.
Bien.
Bien.
Je vais aller dîner dehors.
De tous les gens que je connais,
quelles nouvelles ?
De tous les gens que je connais quelles nouvelles.
Quel foutoir, non ?

ÁFRICA

J'achète du gel pour les cheveux au jojoba et au henné, de la lotion tonique pour le visage à l'aloé vera 80 (not animal tested), de l'eau minérale Font picant (refuser les bouteilles en plastique), trois morceaux de lotte, du vinaigre de vin blanc à l'estragon, cent grammes de palourdes et une bouteille de Vega Sicilia. Ensuite je m'assieds à la cafétéria du centre commercial, je commande une Heineken et j'observe les femmes. Ma vie est totalement dépourvue de sens.

ÁFRICA. – Notre voisine passe trente-six fois par jour
Le Bossu de Notre-Dame.
Elle a mis sa télé sous le porche
ce qui rend la chose assez agaçante.
Le gamin
ne dit rien
et s'abrutit face au stupide engin.
Elle, pendant ce temps-là,
voyage sur Internet.
Comment ne pas avoir envie de l'étrangler ?
Ces vacances
sont un cauchemar.
Pas parce que tu t'es tué.
Elles l'étaient déjà
avant que tu ne te tues.

Quelle idiotie ! : louer
une maison jumelée
à dix minutes à peine
de la ville.
À un jet de pierre, tu me dis.
Pour quoi faire ?
Je n'ai aucune intention
de te jeter des pierres
pendant les vacances, je réponds.
Et toi, tu ris et moi
je te traite de dégénéré.
En silence.
En silence.
Huit ans de silences
et pour mes premières vacances
en huit ans
je me tape
les attaques des moustiques
à dix minutes de la maison.
Et le tonnerre d'abolements
des cent mille chiens
que selon mes calculs
il doit y avoir dans le coin.
Ta subite passion du jardinage
qui te fait tout salir sur ton passage.
Les prix astronomiques du petit épicier
et la façon qu'il a de toujours essayer
de te rouler sur la monnaie.
La mauvaise humeur de Lara
qui me tanne pour avoir un scooter
parce que sans ça
elle ne peut rien faire.
L'impossibilité de trouver
un grain de cumin

du curcuma
ou une bouteille de bon vin blanc, Bach demi-sec,
à moins de se taper trois quarts d'heure
aller
et trois quarts d'heure
retour
dans un bus archibondé
avec des gens qui sentent mauvais
dans leurs bermudas phosphorescents bariolés
et sans air conditionné.
Sans oublier, bien sûr,
Le Bossu de Notre-Dame.
Tu entends ?
Ils sont tous dans la pièce d'à côté –
y compris Adela –
Adela aussi.
En train de consoler sa fille,
ta fille.
Et de pleurer.
Putain, ce qu'elle pleure !
Il faut bien mourir
non ?
Comme cadavre on a une certaine valeur.
Bien sûr ce n'est pas pareil
d'être un martyr de la route
ou le martyr d'une guerre sainte.
Mais c'est toujours mieux que rien.
Et toi tu n'as jamais été grand-chose.
Ni pour Adela
ni pour Lara
ni pour moi.
Toutes tes conneries de
« je vous ai préparé un petit plat
vite à table, le dîner est prêt

comment va ma petite caille dorée
c'est qui la fille à papa ».
Ta fille a dix-neuf ans, connard.
Moi en fait je m'en fichais un peu :
tu cuisinais
tu faisais la vaisselle
tu faisais tourner des lessives
tu faisais la poussière
et au lit tu ne m'embêtais pas souvent.
Le problème c'était plutôt ton style :
tu jouais au papa et à la maman
et ça
ça fait un rien pathétique
quand on a quarante-cinq balais
et une fille de dix-neuf ans.
Tu les entends ?
On se croirait dans un poulailler.
Est-ce que tu les entends caqueter ?
Qu'est-ce qu'elles peuvent donc bien mijoter ?
La répartition des restes, je suppose.
Elles vont m'ignorer.
Je sais qu'elles vont m'ignorer.
Elles m'ont toujours ignorée
mais elles ont bien dû s'écraser.
Maintenant,
à présent que tu es mort,
il ne reste que
les papiers.
Et moi j'ai toujours été allergique
aux papiers.
Ça me rend malade de les entendre
dans la pièce d'à côté.
Elles ont toujours été
dans la pièce d'à côté :
attendant

crachant leur bile
distillant leur venin
dans la pièce d'à côté.
Elles parlent de moi
elles prononcent mon nom :
África est un nom trop sonore
difficile à étouffer
même si on le susurre
même si on est dans la pièce d'à côté.
« L'Afrique commence aux Pyrénées. »
Une blague nulle.
Pour ça, tu n'as jamais été très doué,
tu tombais toujours à côté
« bon petit repas, le dîner est prêt, fille à son papa,
petite caille dorée »
« L'Afrique commence aux Pyrénées ».
Mais tu savais que sous le nom de « drapeau espagnol »
on désigne la viorne des haies
que l'on fait des flans de caroube
qu'à cinquante-sept pour cent le plastique vierge
c'est du chlore
que dans les anciens pays communistes
la femme obèse
représente cinquante pour cent de la population féminine
que l'Afrique commence aux Pyrénées.
Toi et ton foutu chat pisseur.
On ne doit pas donner le nom de Philippe
à un chat
Philippe, ce n'est pas un nom
de chat.
Vivre ensemble est difficile :
c'est un effort de volonté, tu dis.